

Jean Allouch

Déjouer le symptôme

[...] enfin, ne croyez pas que tant que je vivrai vous pourrez prendre aucune de mes formules comme définitive, [...]

J. LACAN, 1967

En cette date qu'on veut de co-mémoire dix années après que Lacan mourut, comment lui rendre un meilleur hommage qu'en présentant un des points nodaux de son frayage en tant que ce point nous fait problème ?

Il y a pourtant un préalable, dont on verra après-coup qu'il n'est pas sans rapports avec l'étude du problème.

Position du présent exposé

Je ne puis en effet prendre ici la parole sans dire et pourquoi je le fais et pourquoi je me suis abstenu de le faire lors de la première rencontre mise à l'enseigne de «l'Inter-associatif».

Une première raison pourra d'abord sembler ne m'être que personnelle ; elle tient à cette allergie qui me saisit dès lors qu'une perspective associative prétend régler le groupe lorsque le groupe se cristallise à propos de la psychanalyse telle que Lacan l'a tourneboulée – un mot dont le sens propre serait «tourne boyau». Si déjà l'associatif, s'agissant d'analyse, me tape sur le haricot, alors l'inter-associatif... J'ai été membre de quelque chose de très différent d'une association, à savoir d'une école, dont j'ai activement voulu la dissolution ; je le suis aujourd'hui d'une autre école que je sers, sans bien sûr pouvoir garantir à ceux qui ne sont pas mes collègues mais, comme moi, des encollés, que ça ne soit pas pour le pire. Car c'est là une de ces petites différences cruciales : dans une école, à la différence d'une association, on n'est pas «entre collègues» et encore moins «entre analystes», un pluriel qui, jugé depuis l'acte analytique tel que Lacan l'aura serré, n'a à proprement parler aucun sens.

Comment en est-on venu à vouloir contribuer à transmettre l'enseignement de Lacan tout en refusant une des rares données claires de cet enseignement, et restée définitive à partir de 1964, à savoir la reconnaissance qu'il ne pouvait être effectif qu'articulé à une école ? Ce point a de nombreuses conséquences que je ne déploierai pas ici, la reprise ou la mise à l'écart de la «Proposition d'octobre 1967 sur le psychanalyste *de l'école*» n'étant pas la moins désisive d'entre elles.

Il est vrai que l'accrochage à Lacan dont l'Inter-associatif témoigne dans ses papiers les plus largement diffusés (les prospectus pour ses colloques) apparaît curieux. Si l'on en

¹ Je souligne.

juge par le dernier venu, celui qui annonçait «L'enseignement de Lacan, dix ans après», on voit, comme en filigrane et sous forme d'images, deux visages dupliqués de deux binocleux :

(mettre ici ce qui apparaît en filigrane dans le prospectus,
le tracé des deux visages dédoublés – donc sans le texte)

Cette double duplication témoigne d'un manifeste souci de prendre ces deux visages dans une certaine parité que je dis imaginaire pour la bête raison qu'il s'agit d'images. Or, cette parité contraste avec une disparité non moins manifeste mais, elle, manquée : on ne trouve, dans les noms des groupes interassociés que le seul nom de Freud, sous forme d'un adjectif qualifiant. Après avoir exclu l'«école», on a conservé le «freudienne» d'«école freudienne», tout au moins lorsque cette référence n'a pas elle aussi été chassée par une autre, celle à la «psychanalyse» (ce qui équivaut à un degré supérieur de l'embrouille pour autant qu'on admette, avec Lacan, que sa dénomination «champ freudien», avait le mérite de prendre acte de ce fait que la psychanalyse ne pouvait pas prétendre au statut d'une discipline constituée – ce qui représente un incontestable progrès).

Mais une autre raison encore m'a contraint à activement me dispenser d'intervenir à l'occasion du premier colloque inter-associatif. Je ne voulais pas qu'il soit dit quelque chose qui, pour finir, a malgré tout été dit – même si cette dispense a réussi à transformer l'affirmation en question, en ayant sur elle anticipé, en un dire erroné. La voici (elle est signée Eric Favereau et parue dans Libération du 9 septembre 1991) :

[L'auteur évoque le premier colloque inter-associatif] Et ce jour-là, les différentes écoles [après ce qui vient d'être mis en valeur, on voit à quel point ce mot ne convient pas], issues de l'école freudienne dissoute en 1980 par Lacan en personne [ici un nouveau forçage, Lacan n'était pas seul en cet acte, même s'il l'a initié ; par ailleurs il est loin d'être exclu que ces différentes «écoles» soient plutôt issues de la non-dissolution de l'E.F.P., d'un persistant refus de cette dissolution], se sont retrouvées [Pourquoi RE-trouvées ?, tout au plus se sont-elles trouvées]. Toutes... A l'exception de l'Ecole de la Cause, regroupée autour du gendre de Lacan, Jacques-Alain Miller, qui poursuit une route solitaire.

Ce ne sont PAS TOUTES les écoles qui se sont ce jour-là réunies. L'absence de l'école lacanienne (qui a maintenu, ainsi que l'école de la cause, le signe² «école») avait au moins cette portée d'introduire, en acte, du PAS TOUT là où une pente poussait à la constitution d'un

² Non pas : le signifiant.

TOUS, d'un TOUS... SAUF UN, un tout qui peut sembler le plus «tout» de tous les tous mais qui n'en est pas moins un piètre atout puisque ce tout reste un toutou³ du un. Quel régal que ce «tous contre un», et tant pis s'il vient conforter le non moins épique «un contre tous» !

Or, dès son départ, le projet inter-associatif avait préparé cette glissade journalistique. Voici en effet ce qu'on j'avait pu lire dans un petit bulletin⁴, un texte donné, sous forme d'une règle convenue entre les inter-associés, une règle, pas moins, et même la première des cinq règles ordonnatrices de la méta-association :

I Les réunions sont ouvertes à toutes les associations issues de la dissolution (à l'exception de l'E.C.F., du fait de son mode de fondation).

Evidemment, si l'Inter-associatif maintient cette règle, cela exclura que j'y intervenienne une nouvelle fois. Car une chose serait que l'école de la cause soit absente de ces réunions de son fait à elle, cette école, et alors même qu'elle y aurait été invitée (c'était donc, de fait, la position de l'école lacanienne à l'endroit du premier colloque inter-associatif), une autre chose bien différente est qu'elle en soit *a priori* exclue. En outre, cela rejallit aussitôt sur la rencontre elle-même puisque avec cette règle, l'Inter-associatif se donnait un fondement qu'il faut bien qualifier de ségrégatif : un est séparé du troupeau.

Cette ségrégation n'est pas seulement intolérable d'un point de vue éthique, elle est politiquement imbécile puisqu'elle revient à mettre l'école de la cause au cœur même de l'Inter-associatif, autrement dit à régler l'Inter-associatif sur cela même qu'on exclut, ce «mode de fondation» qu'on condamne sans d'ailleurs trop préciser au nom de quoi ni ce qu'on rejette en le condamnant.

L'analyse du faux-pas que constitue cet acting-out ségrégatif reste à faire. Nul n'y fera l'économie d'avoir à se situer à l'endroit de cette familialisation de la transmission de son enseignement mise en place par Lacan⁵.

Que ce soit le moment pour une telle analyse, le bon moment, le *kairos*, ceci transparaît dans ce qu'on peut appréhender d'un événement récent, la publication aux éditions du Seuil du séminaire en cette version intitulé *Le transfert*. Ce choix de publier aujourd'hui le séminaire même qui avait fait l'objet d'un établissement critique à l'enseigne de *stécriture* (une initiative dont la famille et l'éditeur de Lacan avaient obtenu la condamnation légale) se présente en effet comme une pro-vocation. Autant dire un appel. Or quelques uns d'entre nous ont répondu d'une certaine façon à cet appel, non seulement en le prenant au pied de la lettre, ce qui a donné lieu à la liste aujourd'hui publiée de 579 errata, mais aussi en formant un projet de travail, projet qui mérite d'être intitulé PROPOSITION SAFOUAN DU 15 JUIN 1991. On trouvera le texte de cette proposition dans le livre qui recueille ces errata⁶. La proposition Safouan donne un second départ (il dépend de quelques uns que ça soit le bon) de l'ouverture d'un vaste chantier, il nous offre cette possibilité de nous régler sur la lettre elle-même de l'enseignement de Lacan, donc de nous y intéresser d'une manière spécifique : de l'établir. Ce n'est certes pas là un terrain neutre, mais bien plutôt caractérisé en ceci que des problèmes peuvent y être résolus, ce qui est loin d'être partout le cas ; c'est aussi le terrain même que Lacan nous recommandait

³ «Chiens», tel fut le dernier mot (mais suivi de trois points de suspension) du retour à Freud tel qu'il se formulait dans «la chose freudienne» (J. Lacan, *Ecrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 436).

⁴ *Nouvelles de la psychanalyse*, avril 1990 (B.P. 132, 75463 Paris, Cedex 10), p.2.

⁵ Jean Allouch, «Gel», in e.l.p., *Le transfert dans tous ses errata*, suivi de *Pour une transcription critique des séminaires de Jacques Lacan*, Paris, EPEL, 1991.

⁶ *Ibid.*

comme étant celui où l'on prendrait son dire par le bon bout tout en le mettant, lui, Lacan, à sa place⁷ :

Il y a une chose très frappante, c'est que ceux qui font très bien le travail de la transmission sans me citer perdent régulièrement l'occasion qui est souvent visible, comme ça, affleurant dans leur texte, de faire juste la petite trouvaille qu'ils pourraient faire au-delà. Petite ou grande, même. Parce que, bien sûr je n'ai pas eu le temps de toujours tout dire, tout monnayer – enfin, ne croyez pas que tant que je vivrai vous pourrez prendre aucune de mes formules comme définitive, j'ai encore d'autres petits trucs dans mon sac à malices. [...] Ils ne me citent pas, pourquoi ? Pour que tout le monde croie que c'est d'eux. [...] Et pourquoi est-ce qu'ils ne feraient pas la petite trouvaille, hein ? S'ils me citaient ? C'est pas parce qu'ils me citeraient, mais parce que, du fait de me citer, ils présentifieraient (c'est la même chose que pour les noms propres dans une psychanalyse, dont vous savez que c'est tellement utile que les gens les disent), ils évoqueraient le contexte, à savoir le contexte de bagarre dans lequel, moi, je pousse tout ça. Du seul fait de l'énoncer dans ce contexte de bagarre, ça me remettrait à ma place, ça leur permettrait, à eux, de faire juste la petite trouvaille d'après [...]

On aura saisi qu'intervenant comme je le fais aujourd'hui, aujourd'hui où l'on pourrait peut-être enfin adopter la règle du jeu ici explicitée par Lacan⁸, je ne pouvais pas ne pas ne pas préciser le statut de cette intervention. Dans son voisinage aux autres exposés ici présentés, disons-la entre parenthèses. Il ne dépend pas de moi que ces parenthèses soient levées.

Le tournant de 1975

Il est une expérience de lecteur assez banale, celle où tel passage pourtant déjà maintes fois lu, prend tout à coup un relief jusque là insoupçonné. Je devais récemment traverser une telle expérience, précisément à propos de la tardive distinction du symbole et du symptôme, promue par Lacan en 1975. M'a contraint à ce constat le cas de Marguerite, celle que dans sa thèse il avait appelée «Aimée».

Ce n'est pas que, dans ce cas, cette distinction aille de soi, loin s'en faut, ni non plus qu'elle y soit opérante ; le cas ne l'impose pas comme une évidence. C'est plutôt par ricochet qu'il nous pousse à l'accueillir, à lui donner sa juste place, même si elle se révèle susceptible de mettre en question bon nombre d'assertions aujourd'hui reçues comme faisant «sans nul doute»⁹ partie intégrante de l'enseignement de Lacan alors qu'en fait rien n'est moins sûr.

La structure du cas de Marguerite, en son chiffrage borroméen, est liée à cette distinction symbole / symptôme, plus exactement, à l'équivoque symptôme / sinthome, qui elle-même accompagne la distinction symbole / symptôme. Pourtant, dans le cas de Marguerite, s'agissant de paranoïa possiblement commune, le sinthome intervient dans sa

⁷ Jacques Lacan, «Petit discours aux psychiatres», 1967, inédit.

⁸ Un jeune psychiatre eut récemment la gentillesse de me dire son étonnement : lisant *Marguerite, ou l'Aimée de Lacan* (Paris, EPEL, 1990), plus précisément les nombreuses citations de Lacan qui s'y trouvent produites, il n'en croyait pas ses yeux et se reportait régulièrement aux originaux, tant il lui paraissait probable qu'il devait y avoir eu erreur dans la citation. Qu'il sache que cette expérience de lecteur, en dépit de son caractère quelque peu déplaisant, témoigne à mes yeux du sérieux de sa lecture mais aussi vaut pour moi comme un des plus inattendus compliments (ils furent rares, de cette trempe) à l'endroit de mon travail.

⁹ Il y a des fois où les élémentaires conventions de la civilité devraient être abolies. Que faire d'autre sinon gifler publiquement celui qui, réputé élève de Lacan, déclare à la cantonade : «Lacan a toujours dit que...» ? Il la mérite, cette marque sur son visage que Charcot appelait une giroflée à cinq branches.

fonction de «faire le nœud» d'une manière spécifique : en ayant lui-même une forme particulière, celle d'un nœud de trèfle et sur un ensemble particulier, celui de trois nœuds de trèfle si l'on ose dire... bien disposés. Le sinthome est en effet couplé à l'un d'entre eux d'une façon spécifique, mais ce couplage ne permet pas à lui seul d'identifier comme symbole le nœud de trèfle auquel il est plus particulièrement lié (ce nœud de trèfle garde, comme les autres, indistinguées les dit-mentions du symbolique, de l'imaginaire et du réel)

¹⁰.

La fonction du sinthome dans le cas de Marguerite et celle que nous rencontrons dans son rapport au symbole sont donc voisines ; nous retrouvons d'ailleurs ce même voisinage dans le séminaire de Lacan : c'est tout juste après avoir renommé «sinthome» le symptôme, puis distingué (en les couplant) symptôme et symbole qu'il produira le nœud borroméen à quatre nœuds de trèfle dont la valeur heuristique s'est avérée dans l'écriture de la structure du cas de Marguerite.

Qu'est-ce donc qui a imposé à Lacan cette inattendue distinction du symptôme et du symbole ? Je dis «imposé» car il est clair qu'il fallait l'intervention de quelque chose de singulièrement crucial pour ainsi le pousser à casser en deux le symbolique qui, de par sa position basale avec l'imaginaire et le réel, de par sa définition comme registre, ou catégorie fondamentale, ou dit-mention, aurait dû en principe être définitivement à l'abri d'une telle mésaventure.

Il s'agit de commencer à dire ce qui a rendu *possible* ce que je nomme ici «mésaventure» et qui ne l'est qu'au regard du conservatisme qui s'installe aussitôt qu'un frayage s'avère effectif¹¹. Le symbolique a pu se trouver contesté en sa singularité dès lors que la thériaque lacanienne composée du symbolique, de l'imaginaire et du réel a cessé d'être prise comme axiomatique pour devenir problématique. Ce fut le cas dès lors que Lacan en venait à chiffrer les rapports de ces trois termes en les borroméanisant.

Ce tournant a été jusqu'à présent fort peu étudié.

Une telle étude irait certes au devant de considérables difficultés : 1) les versions qui circulent des séminaires en question sont plus défectueuses que jamais, notamment parce qu'il a fallu les réaliser sans approfondir la problématique topologique sous-jacente, 2) cet ultime frayage topologique de Lacan s'effectuait en un dialogue avec Pierre Soury, un dialogue si serré que Lacan en est rapidement venu à ne plus distinguer les séances de son séminaire d'avec ses rencontres avec Soury, parlant désormais aux auditeurs du séminaire comme s'il parlait au seul Soury¹², si bien que ceux-ci se trouvaient comme devant écouter une musique où manqueraient deux notes sur trois (il faudrait donc reprendre spécialement les cours de Soury de ces dates-là pour reconstituer, autant que faire se peut, les questions

¹⁰ L'intérêt d'un chiffrage de la structure du sujet, tel celui du borroméen, est précisément de nous permettre à la fois de donner une commune mesure aux variations que nous impose la clinique et de faire valoir ces variations en ce chiffrage lui-même. Ainsi n'y a-t-il rien de scandaleux à ce que le sinthome n'intervienne pas tout le temps de la même façon ni toujours en rapport avec les mêmes éléments. Ceci nous oblige cependant à avoir du sinthome une définition qui supporte la multiplicité de ses fonctions possibles.

¹¹ Ce conservatisme, ici, a nom «primat du symbolique» ; il a ses lettres de noblesse dans Lacan et encore de beaux jours devant lui puisqu'il est ce par quoi, notamment, le frayage de Lacan confine à la religion. Jugé en gros, ce qui ne veut pas dire grand chose, le lacanisme n'en est pas sorti ; il faudra encore un peu de temps pour qu'il se trouve en position, s'il persiste, de devoir en payer l'addition.

¹² Les choses en sont venues à un point tel que Soury prit l'initiative de dire à Lacan : «Non Monsieur, nous ne nous verrons pas le mardi matin, je tiens à ce qu'il y ait une nuit entre notre ultime rencontre avant votre prochaine séance de séminaire et cette séance elle-même».

dé debated entre eux), 3) Lacan se trompait, parfois s'en apercevait, d'autre fois ne s'en rendait pas compte ou ne s'en rendait compte que longtemps après, 4) les corrections des dessins au tableau étaient notées tant bien que mal, les dessins eux-mêmes étant souvent d'une complexité telle qu'il y avait fort peu de chances de ne pas commettre d'erreurs dans leur transcription, 5) Lacan «cherchait», autrement dit affirmait des choses qui allaient par la suite s'avérer fausses. Tout cela donne l'impression, quand on ose aborder ces séminaires nodologiques, de devoir marcher dans une forêt vierge en se taillant une voie à coup de serpe, croyant ici se trouver sur un sentier déjà frayé, là à un carrefour, imaginant déterminer le nord à partir de telle trace d'humus sur un arbre pour s'apercevoir, la plupart du temps, que toutes ces indications supposées n'ont pas la valeur qu'on pensait pouvoir leur attribuer. Il n'est certes pas étonnant, dans ces conditions, que prime encore aujourd'hui, ce qu'a pu dire Lacan avant ces séminaires nodologiques¹³, ni qu'on ne sache faire mieux, quand on s'y réfère, que de le paraphraser.

Il est à noter pourtant que le tournant qu'ils constituent (en faisant d'R.S.I. un problème et non plus ce à partir de quoi était envisagé l'ensemble des problèmes), s'il a rendu possible cette cassure du symbolique qui a non «symbole / symptôme», ou encore «R S I Σ », n'explique pas à lui seul comment Lacan en est venu à cette cassure. C'est là le problème dans quoi je voudrais aujourd'hui m'engager, étant admise la réserve qui résulte de ce qui vient d'être dit concernant ces derniers séminaires.

Un point-nœud : la duplicité S Σ

On entend maintenant dire, par certains lacaniens, que la psychanalyse n'a pas pour vocation de guérir, qu'en revanche elle peut permettre au sujet de «faire avec» son symptôme – Joyce servant ici abusivement de modèle. Telle serait la leçon à tirer du séminaire 1975-1976 intitulé *Le sinthome*. Etudiant la cassure du symbolique en symbole et symptôme, en S et Σ , je voudrais notamment montrer que cette conclusion est intempensive.

La mise en place du couple symbole / symptôme survient à partir de problèmes d'ordre à première vue différent. Il y a là des problèmes proprement topologiques (le nœud borroméen commence-t-il bien à trois ou bien faut-il partir d'un «minimum quatre» ?), des problèmes historiques (principalement l'articulation Freud Lacan), des problèmes d'ordre clinique (comment borroméennement chiffrer ce que la clinique révèle d'une différenciation ou d'une non différenciation du réel, du symbolique et de l'imaginaire ?) et des problèmes doctrinaux (comment différencier autrement qu'en faisant intervenir un sens donné de l'extérieur à chacun des termes de la «trinité infernale»¹⁴, ses éléments composants ?).

Lacan introduit ce qu'il appelle la «duplicité du symbole et du symptôme» au cours de la toute première séance du séminaire *Le sinthome* qui est donc aussi celle où il propose

¹³ Il est en revanche plus curieux que les premiers frayages de Lacan, qui ne présentent pourtant pas ces mêmes difficultés, soient encore largement laissés à l'abandon – ce qui montrerait que les difficultés ci-dessus répertoriées semblent bien avoir bon dos en cette affaire.

¹⁴ Jacques Lacan, *R.S.I.*, séminaire inédit, séance du 18 février 1975 (je prends appui sur la meilleure version dont je dispose, due à Monique Chollet).

d'écrire «synthome» le symptôme. En quoi consiste la nouveauté de cette duplicité ? Notons d'abord qu'elle s'écrit ainsi :

figure 1

Ayant épinglé cette duplicité comme «point-nœud», abordons la par différentes voies, ainsi que cela se peut s'agissant d'un carrefour.

1° voie : le détournement

Il est d'abord possible de dire ce que Lacan a dû écarter pour pouvoir l'inscrire. C'est à savoir une duplication de chacune des dimensions qui donnerait un nœud à six. La possibilité d'une telle duplication triple, donc d'un nœud à six, était explicitement en jeu au cours de la dernière séance du séminaire précédent, intitulé *R.S.I.* Lacan y a affaire au fait que si les noms de «symbolique», «imaginaire» et «réel» font sens, ils n'en sont pas moins des noms qui (remarque tout à fait nouvelle et due à la formalisation borroméenne d'*R.S.I.*), en tant que tels, nous contraignent à distinguer la nomination comme telle du symbolique :

[...] la nomination relève-t-elle, comme il semble apparemment, du symbolique ? Vous le savez, enfin peut-être vous en souvenez-vous, je vous ai fait un jour la figure qui s'impose quand on veut fomenter un nœud à quatre. Le moins qu'on puisse dire c'est que, si nous introduisons à ce niveau la nomination, c'est un quart élément¹⁵.

Dupe de son mathème, Lacan pousse alors jusqu'au bout la dissociation de la nomination d'avec le symbolique. Il en vient ainsi à mentionner, outre la nomination symbolique, une nomination imaginaire et une nomination réelle. Il y a là, virtuellement, l'écriture d'un nœud à six. Or, coup de théâtre, dès la séance suivante qui est aussi la première¹⁶ du séminaire *Le synthome*, prenant acte de l'élation maniaque telle qu'il avait été amené à la lire dans *Finnegans Wake*, il nous avoue avoir été conduit à poser l'équation «Joyce le symptôme» puis ajoute :

¹⁵ Jacques Lacan, *ibid*, séance du 13 mai 1975.

¹⁶ Correction : cette affirmation ne tient que si l'on admet que les séances du séminaire sont seulement celles qui furent annoncées comme telles. Ce choix a sa logique mais pose problème, surtout dans les dernières années du frayage de Lacan. En particulier, il ne fait aucun doute que la conférence «Joyce le synthome» donnée par Lacan le 16 juin 1975 lors de l'ouverture du cinquième Symposium James Joyce fait partie de son séminaire 1975 - 1976, dont elle serait donc la première séance. Ni le public ni le lieu ne décideraient quant à savoir si telle intervention parlée de Lacan fait ou ne fait pas partie de son séminaire. Ainsi le magazine *L'Ane* (n°1, avril-mai 1981) n'est-il pas infondé d'avoir intitulé «Le Séminaire de Caracas» la conférence qu'y fit Lacan en 1980. L'on pouvait déjà lire, au tout début de *Télévision* : «Car il n'y a pas de différence entre la télévision et le public devant lequel je parle depuis longtemps, ce qu'on appelle mon séminaire.» (J. Lacan, *Télévision*, Paris, Seuil, 1973).

C'est par là qu'en somme je me suis laissé détourner de mon projet qui était cette année – je vous l'ai annoncé l'année dernière – d'intituler ce séminaire *Quatre, cinq et six*. Je me suis contenté du quatre et je m'en réjouis, car le quatre cinq six, j'y aurais sûrement succombé. Ca ne veut pas dire que le quatre dont il s'agit me soit pour autant moins lourd¹⁷.

On le voit, la simple suite des titres de ces deux séminaires, *R.S.I — Le sinthome* vient à elle seule entériner que ce «détournement» a bel et bien été effectué, et donc, aussi, que la question reste posée du lien spécifique, avec le symbolique, de quelque chose qui doit cependant en être distingué qui s'est d'abord appelé «nomination».

2° voie : l'inconvenance du nœud à trois

Pour inscrire la duplicité $S \Sigma$ sur un nœud à quatre, encore fallait-il prendre acte d'une certaine inconvenance du nœud à trois en sa facture quasiment classique¹⁸ :

figure 2

Dans un premier temps, ce nœud à trois a pu paraître à Lacan convenir d'une façon quasi miraculeuse. Il offre en effet ce double avantage d'homogénéiser le réel, le symbolique et l'imaginaire et de leur donner, dans le nœud lui-même, une commune mesure. Il y avait là presque tout d'un coup, voire brutalement, comme une ouverture, un lever de rideau sur tout un ensemble de problèmes qui certes se trouvaient bien présents dès la conférence du 8 juillet 1953¹⁹ au cours de laquelle Lacan avait pour la première fois apporté son ternaire, mais qui n'avaient, jusqu'à l'avènement du borroméen, pas pu être abordés de front. Pourquoi trois registres ni plus ni moins ? Pourquoi ces trois là ? Quels sont leurs rapports deux à deux mais aussi à trois ? Quelle commune mesure permettrait d'envisager l'existence elle-même de tels rapports ? Y a-t-il dominance de l'un d'entre eux et sur quoi ? Sur un autre ? Lequel ? Sur les deux autres ? Pris ensemble ou séparément ? Etc.

Il y aurait toute une relecture à faire des séminaires pré-borroméens où l'on dégagerait quelles réponses partielles avaient déjà été apportées à ces questions. Rien n'oblige d'envisager que ces réponses aient dû rester identiques durant deux décennies. Mais, avec le borroméen, ces questions deviennent explicitement abordables et, qui plus est, de la bonne façon, autrement dit en se faisant la dupe d'un mathème.

¹⁷ Jacques Lacan, *Le sinthome*, séminaire inédit, séance du 18 novembre 1975 (je cite ce séminaire dans la version critique établie par un cartel composé de Jean Allouch, Danièle Arnoux, Albert Fontaine et Erik Porge).

¹⁸ «[...] le nœud borroméen, ce n'est pas forcément ce que je vous ai dessiné cent fois !» Jacques Lacan, *R.S.I., op. cit.*, séance du 8 avril 1975.

¹⁹ J. Lacan, «Le symbolique, l'imaginaire et le réel», conférence décisive (puisque inaugurale) dont il n'existe pourtant, presque quarante ans après, que des versions pirates et aucune version critique.

Cependant, en s'engageant toujours plus avant dans cette mise en place borroméenne de son ternaire, Lacan va petit à petit apercevoir toute une série de difficultés et, singulièrement, celle liée à l'homogénéisation des trois dit-mentions qui, après avoir été accueillie comme une solution, finit par poser un problème. Voici, le 10 décembre 1974, au tout début d'*R.S.I.* :

Il y a deux pentes, une pente qui nous entraîne à les homogénéiser, ce qui est raide parce que quel rapport ont-ils entre eux ?

Puis, deux mois plus tard (le 11 février 1975) :

Mais c'est de les homogénéiser que je leur donne cette consistance, et les homogénéiser, c'est les ramener à la valeur de ce qui communément est considéré comme le plus bas – on se demande au nom de quoi – c'est de leur donner une consistance pour tout dire de l'imaginaire. C'est bien en ça qu'il y a quelque chose à redresser.

Cette assertion représente un tournant puisque, jusque là, Lacan avait pensé la consistance de la corde comme réelle. Le problème n'est pourtant pas réglé. Un mois plus tard (le 18 mars 1975), Lacan fait état d'un petit papier reçu de Pierre Soury :

Qu'est-ce que veut dire homogénéiser ? C'est évidemment, comme le remarquait précédemment Pierre Soury dans une petite note qu'il m'a communiquée – parce que je tiens beaucoup à rendre à chacun son dû – qu'ils ont quelque chose de pareil. Comme le même Pierre Soury le faisait remarquer : du pareil au même – c'est de lui –, il y a place pour une différence. Mais mettre l'accent sur le pareil, c'est très précisément en ça que consiste l'homogénéisation [...]

Cette différence du pareil au même fera-t-elle solution quant à cette double exigence d'homogénéiser les trois consistances (de façon à étudier leurs rapports) et de les différencier (faute de quoi la question de leurs rapports ne se poserait pas) ? La réponse est non. Ce ne sera pourtant que par après le détournement de son frayage que lui infligea Joyce que Lacan le dira²⁰ :

S'ils sont si analogues, est-ce qu'on ne peut pas supposer que ce soit une continuité ?

Oui, on le peut. De là, juste après, l'appel à la chaîne à quatre :

Dans une figure, dans une chaîne borroméenne, est-ce qu'il ne nous apparaît pas que le minimum est toujours constitué par un nœud à quatre ?

On le voit, la chaîne à trois nous porte à trop homogénéiser, à homogénéiser au point de mettre en continuité les trois cordes, autrement dit au point de perdre la chaîne à trois. Au regard de cette inconvenance, la chaîne à quatre apparaît un recours.

3° voie : symptôme et inconscient, symptôme et symbole

Cette chaîne borroméenne à quatre, liant réel et imaginaire à symbole et symptôme présente certaines propriétés spécifiques²¹, notamment un couplage deux par deux des quatre éléments (réel et imaginaire / symbole et symptôme) ; ce couplage est tel que si les éléments S Σ ou R I sont interchangeables quant à leur position, médiane ou extrême,

²⁰ J. Lacan, *Le sinthome*, op. cit., séance du 16 décembre 1975.

²¹ On peut les aborder en la réalisant à l'aide de fils (ceux du téléphone s'avérant spécialement indiqués).

autrement dit dans le couple auquel ils appartiennent, en revanche, au regard de l'autre couple d'éléments, certaines combinaisons ne sont pas possibles. Ainsi S ou Σ ne peuvent venir prendre la place de R ou I dans leurs rapports de couple R — I, ni R ou I prendre la place de S ou Σ dans le rapport de couple S — Σ .

On le voit, il y a là *une hétérogénéité interne à la chaîne* que ne fournit pas la chaîne à trois, et qui permet, au moins partiellement, de chiffrer certaines différences qui, jusque là, n'étaient distinguées que d'une manière *externe* à l'écriture nodologique.

Cependant, cette hétérogénéité interne à cette chaîne à quatre n'est pas telle qu'elle engendre comme d'elle-même les différences supportées par les noms «imaginaire», «réel», «symbole» et «symptôme». Pourquoi ces noms-là et non pas d'autres ? Pourquoi avoir choisi de «dupliquer» le symbolique en ce couple du symbole et du symptôme, et non pas telle autre consistance en tel autre couple ? Cette chaîne comme telle ne permet pas de répondre entièrement à ces questions. Et nous ne ferons que très partiellement les aborder en restant d'abord focalisés sur le couple symbole — symptôme.

Comment l'intervention du nœud borroméen a-t-elle jusque là permis d'inscrire le symptôme ? Lacan n'a pas eu besoin du nœud borroméen pour situer le symptôme sur les deux registres du symbolique et du réel. Evidemment, le nœud borroméen accentue encore davantage son intérêt pour tout ce qui est ternaire chez Freud. Au début du séminaire *R.S.I.*, reprenant en compte le ternaire inhibition / symptôme / angoisse, Lacan parle, «classiquement», du symptôme comme «effet du symbolique dans le réel»²². Mais le nœud en tant que réel lui permet cependant de faire un pas de plus, de localiser, d'écrire le rapport du symptôme à l'inconscient défini comme «ce qui répond du symptôme»²³. Voici cette localisation où se remarque que c'est l'inconscient, et non pas le symbole, qui se trouve couplé avec le symptôme :

figure 3

Il s'agit d'un nœud à trois ; et ce ne sont pas les cordes comme telles qui chiffreront l'inconscient ou le symptôme, ni même exactement les plages que détermine leur mise à

²² J. Lacan, *R.S.I.*, *op. cit.*, séance du 19 novembre 1973.

²³ *Ibid.*

plat mais d'autres plages, définies pour un part grâce à cette mise à plat du nœud et aussi par d'autres lignes ayant un statut différent de celles qui transcrivent des cordes.

A cette date, on a donc déjà un couple (qui n'est pas celui sur lequel nous nous centrons aujourd'hui), et déjà le souci de l'écrire avec le nœud borroméen. L'aventure théorique consistera 1) à changer l'un des termes de ce couple, 2) à passer de la chaîne à trois à celle à quatre et 3) à se passer des surfaces pour se contenter des cordes. Quels sont donc les enjeux de ce triple bouleversement, notamment pour ce qui concerne le symbolique ?

Ce fut principalement pour chiffrer son rapport à Freud que Lacan promut le nœud à quatre. «Freud n'était pas lacanien»²⁴, on peut supposer qu'il n'avait que le soupçon d'R.S.I. On ne peut donc que lui glisser sous les pieds ces trois cordes sous forme dissociée. Alors peut apparaître que Freud les aurait borroméennement nouées à l'aide d'une quatrième corde, celle qui correspond à ce que Freud appelle «réalité psychique». Trois cordes entassées l'une sur l'autre peuvent constituer une chaîne borroméenne de deux façons. Façon Lacan, avec modification de deux dessus/dessous, façon Freud (selon Lacan), avec une quatrième corde passant dessous celle qui est dessous, dessus celle qui est dessus et dessous celle qui est entre les deux.

figure 4

figure 5

figure 6

En dépit des apparences, avec ce chiffrage nous ne sommes pas loin de notre problème. Le point de raccord intervient dès la séance suivante, celle du 21 janvier 1975, où cette réalité psychique est fort freudiennement rapportée à la fonction paternelle, puis celle-ci, fort peu freudiennement, et grâce au concept de père-version, rapportée au symptôme :

[...] sa perversion, seule garantie de sa fonction de père, laquelle est la fonction de symptôme telle que je l'ai écrite, là, comme telle.

C'est encore la surface localisée comme celle du symptôme sur notre figure 3 que Lacan désigne ce jour-là, alors-même qu'une chaîne symbolique (réalité psychique — fonction paternelle — symptôme) est déjà en place qui donnera au symptôme consistance de corde et non plus de surface (dans ce temps tournant, le premier terme de cette chaîne d'équivalence est une corde, le dernier une surface).

Qu'est-ce qui va venir lever cette discordance ? Un acte de Lacan. C'était le 15 avril 1975. Cet acte est une parole, une parole qui peut sembler porter sur ce que Lacan aurait

²⁴ *Ibid.*, séance du 13 janvier 1975.

fait dans le passé (ce qui n'est pas faux si l'on tient compte de ce qu'il n'y a de passé que par la grâce de l'après-coup) mais qui plus radicalement, a la portée d'un performatif :

En rabattant l'inconscient sur le symbolique, c'est-à-dire sur ce qui du signifiant fait trou, je fais [on le voit, c'est dit au présent] quelque chose, mon Dieu, qui se jugera à son effet, à sa fécondité ; ça me paraît s'imposer de notre pratique même [notons que Lacan prend ici appui non pas sur le texte freudien mais sur la pratique instaurée par la méthode freudienne] qui est loin de pouvoir se contenter d'une référence obscure à l'instinct, comme on s'obstine à traduire en anglais le mot *Trieb*.

«Rabattre l'inconscient sur le symbolique» est proprement balayer, au sens ménager de ce terme, la surface où, jusque là, il était localisé, l'emporter avec le balai jusqu'à la réduire à rien en tant que surface, jusqu'à la ramener dans la corde du symbolique qui, jusque là, lui faisait bord. La balai sera cette ligne en pointillé de la figure 3, et le balayage son rabattement sur la corde verte. Dès lors, et puisque la surface de l'inconscient était définie comme ce qui répondait du symptôme, il ne pourra aussi s'agir que de corde pour le symptôme, en même temps que celui-ci pourra venir entrer en rapport non plus avec l'inconscient mais avec... avec ce qu'il ne sera plus possible d'exactement appeler le symbolique mais... le symbole.

Pour quelle raison ne peut-on plus l'appeler le symbolique ? Après le rappel de ce parcours de Lacan auquel nous nous sommes employés, la réponse apparaîtra quasi triviale : c'est parce que le symbolique reçoit la marque, la frappe de l'inconscient. Un peu plus tard, ce sera d'ailleurs comme inconscient que Lacan désignera cette consistance spécialement liée au sinthome dans une chaîne à quatre²⁵.

$S_1 \quad S_2$ translittérés dans la chaîne à quatre **R. I. S. Σ**

Il est très curieux que Lacan ait promu le mot de «symbole», puis l'ait conservé (serti dans celui de «symbolique») jusqu'au bout, alors même que le terme lui-même de «symbole» et tout ce qui avait pu lui être associé (par exemple : la notion de parole pleine) était considérablement remis en question par la co-définition du signifiant et du sujet : le signifiant représente le sujet pour un autre signifiant. Et voici qu'en 1975, avec ce détournement auquel Joyce contraint Lacan, ce terme de symbole fait retour !

Quel rapport le couple symbole-symptôme entretient-il avec cet autre couple, lui devenu canonique, le couple : $S_1 \quad S_2$? Et s'il y a bien intervention de celui-là sur celui-ci, comment celui-ci s'en trouve-t-il transformé ?

Lacan, dans cette si décisive première séance du séminaire *Le sinthome*, aborde explicitement cette question. Et la façon dont il la traite nous importe d'autant plus qu'elle se présente comme une remarquable articulation de son algèbre avec son écriture nodologique (il produit alors, autrement dit, un véritable travail d'école).

Tout part de la prise de position sans laquelle la pratique psychanalytique ne serait pas concevable, une prise de position marquée, en ses termes, du sceau de Joyce l'artiste :

Y a-t-il impossibilité que la vérité devienne un produit du savoir faire ? Non.

²⁵ J. Lacan, *Le sinthome*, op. cit., séance du 16 décembre 1976.

Puis, tout de suite après avoir franchi cet énorme pas («énorme», raison d'être de la négativité de l'énoncé), une réserve :

Mais elle ne sera alors que mi-dite...

Jusque là tout va bien, l'on se retrouve en terrain connu²⁶. Pourtant la phrase se poursuit :

... s'incarnant d'un S₁ de signifiant là où il en faut au moins deux pour que l'unique, la femme [...] <soit mortelle>.

Avec cet épingleage du S₁ comme incarnation de la vérité, et ce que Lacan a maintes fois dit du S₂ comme chiffre du savoir, le mathème S₁ S₂ en viendrait-il à chiffrer le rapport de la vérité au savoir ? Il s'agit bien plutôt de prendre acte qu'une telle conclusion ne convient pas – comme déjà l'indiquent les termes qui, à cette époque, viennent donner à la parole une place tout autre que celle qui lui était reconnue dans le *Rapport de Rome* : la parlotte²⁷, le blabla ou encore le jeu de mots sur l'oralité de «ce qu'on dit ment»²⁸, avec, autre branche de la tenaille qui enserme la parole, la parole imposée du psychotique désormais admise dans sa portée paradigmatique.

Premier constat de cette inconvenance : le S₁ ne saurait valoir comme nom d'un concept, tout au plus s'agit-il d'un index :

[...] notre scription S₁, S indice 1, je précise qu'elle se lit comme ça, elle ne fait pas l'un mais elle l'indique comme pouvant ne rien contenir, être un sac vide.

C'est le 1 qui fait problème, dès lors que Lacan souligne que le nombre, autrement dit ce avec quoi s'atteint un bout de réel, «est binaire». Ainsi ce binarisme le pousse-t-il à conclure que

L'imaginaire montre ici son homogénéité au réel [...]

Ainsi donc la disparité incluse dans le nœud à quatre R I. S Σ permet-elle de chiffrer cette homogénéité de l'imaginaire et du réel que nous avons vue inscriptible dans la chaîne à quatre (I et R y permutant aisément). Tel est le premier pas d'une translittération (écriture algébrique / écriture nodale) qui nous en présente aussitôt un second.

Prolongeant sa réflexion sur le nombre, Lacan remarque alors que la théorie de Cantor doit admettre l'ensemble comme élément tiers dans le jeu binaire des 0 et des 1 :

C'est ainsi que la théorie de Cantor doit repartir du couple mais qu'alors l'ensemble y est tiers. De l'ensemble premier à ce qui est l'autre, la jonction ne se fait pas.

Ceci ouvre la voie à l'autre pas, où S le symbole vient s'accrocher au couple R.I. :

C'est bien en quoi le symbole en remet sur l'imaginaire.

²⁶ Où s'entend certes «terre inconnue».

²⁷ J. Lacan, *Le sinthome*, op. cit., séance du 18 novembre 1975.

²⁸ *Ibid.*

«En remet» a ici un sens on ne peut plus concret puisque l'expression désigne le nouage de S avec le couple R.— I. (*via* I.).

Puis, aussitôt après, la description rigoureuse de la translittération se poursuit :

Lui <le symbole> a l'indice 2, c'est-à-dire qu'indiquant qu'il est couple, il introduit la division dans le sujet, quel qu'il soit, de ce qui s'y énonce de fait [...]

Voici donc qu'ici S_2 n'est plus identifié au savoir mais au symbole. Or, avec cet épingleage, l'indice 2 prend une nouvelle valeur, ne désignant plus tant l'autre signifiant que le caractère double du symbole. On assiste alors à une formidable reprise, à une réinterprétation de ce que Lacan avait pu dire du symbole avant d'avoir inventé sa définition canonique du signifiant :

L'inouï est que les hommes aient très bien vu que le symbole ne pouvait être qu'une pièce cassée et ce, si je puis dire, de tout temps, mais qu'ils n'aient pas vu à l'époque, à l'époque de ce «tout temps», que cela comportait l'unité et la réciprocité du signifiant et du signifié, conséquemment que le signifié, d'origine, ne veut rien dire, qu'il n'est qu'un signe d'arbitrage entre deux signifiants – et, de ce fait, pas d'arbitraire pour le choix de ceux-ci.

La théorie du signifiant n'est pas ici subvertie mais incluse dans celle du symbole, tandis que celui-ci, frappé de l'indice 2, se dédouble. Une chaîne vient d'ailleurs marquer le rapport particulier que le couple symbole / symptôme peut avoir avec le réel d'une part et l'imaginaire d'autre part :

figure 7²⁹!

C'est Joyce, le détournement auquel il contraint Lacan, qui lui suggère cette lecture du S_2 dédoublé en symbole et symptôme. Souvenons-nous ici que la question de départ était de déterminer si la vérité peut être le produit d'un savoir faire. Ce savoir/faire joycien, s'écrit S/Σ . Joyce, le sinthome, est l'artisan, l'artificier de ce avec quoi se fait le nœud. Sous le nom de sinthome, le savoir FAIRE fait partie du nœud.

Ceci ne veut nullement dire que psychanalyser est apprendre au sujet à «faire avec» son symptôme puisqu'au contraire la question posée par Lacan avec Joyce est celle de déterminer si l'artisan, si l'artiste peut «déjouer» le symptôme par le sinthome.

²⁹ Dans *Marguerite, ou l'Aimée de Lacan* (*op. cit.*, p. 403), j'ai été conduit (mais s'agissant d'une chaîne borroméenne à quatre nœuds de trèfle) à une figuration du même type.

Là, en est l'artisan, l'artisan en tant que par la conjonction de deux signifiants il est capable de produire ce que tout à l'heure j'ai appelé l'objet petit a.

Sur-prise conclusive

Prendre acte, tant dans la doctrine que dans la méthode analytiques (dont dépend la pratique) des conséquences de l'intervention de cette chaîne à quatre sur le mathème S_1 S_2 reste à l'horizon du présent exposé. Je ne ferai, à ce propos, qu'une seule remarque. La citation ci-dessus se poursuit en effet ainsi :

C'est bien en tant que le discours du maître règne que le S_2 se divise, et cette division est la division du symbole et du symptôme. Mais cette division du symbole et du symptôme, elle est, si l'on peut dire, reflétée dans la division du sujet. C'est parce que le sujet c'est ce qu'un signifiant représente auprès d'un autre signifiant que nous sommes nécessités par son instance à montrer que c'est dans le symptôme qu'un des deux signifiants du symbolique prend son support

Seule l'écriture du discours du maître (qui restait privilégié chez Lacan puisqu'il se présentait encore et toujours comme le seul des quatre discours qui soit isomorphe avec sa définition du signifiant) donne sa place au S_2 en tant que divisé en symptôme et symbole.

$$\begin{array}{cc} S_1 & S_2 \\ \\ S & a \end{array}$$

Cette place est celle de l'autre. C'est de là, de là où S_2 peut être divisé en symbole et symptôme, que s'engendre la production de l'objet petit a (Lacan note encore ce jour-là cette production par une flèche).

Ceci concerne la psychanalyse en sa pratique la plus actuelle. Il n'y a pas à attendre la production de petit a, autrement dit le bouclage effectif d'une analyse, d'un changement de discours tel l'accès au discours analytique (où d'ailleurs petit a étant en place d'agent ne peut venir occuper celle de la production). Le psychanalyser en tant qu'il se définit comme l'acte de déjouer le symptôme par le sinthome (en tous les sens de ce terme «déjouer») relève d'une certaine effectuation du discours du maître, une effectuation qui briserait le fantasme que ce discours accueille, à proprement parler, par en dessous (on lit, sous les deux barres, S barré poinçon petit a), une effectuation dont la chaîne boroméenne à quatre, $R. I. S. \Sigma$, inscrirait, en même temps que les contraintes, la non impossibilité.